

**CULTURE/**

# «La Tendresse» effleure du mâle

**Des hommes interrogent leur masculinité dans une pièce où la performance physique l'emporte sur la réflexion.**

Sur la scène, au son de Jul, une bande de jeunes hommes désorganisés : ça s'invective, ça se pousse, ça se bastonne, ça hurle, ça grimpe même dans les gradins. Voici mis en scène le mâle tel qu'il per-

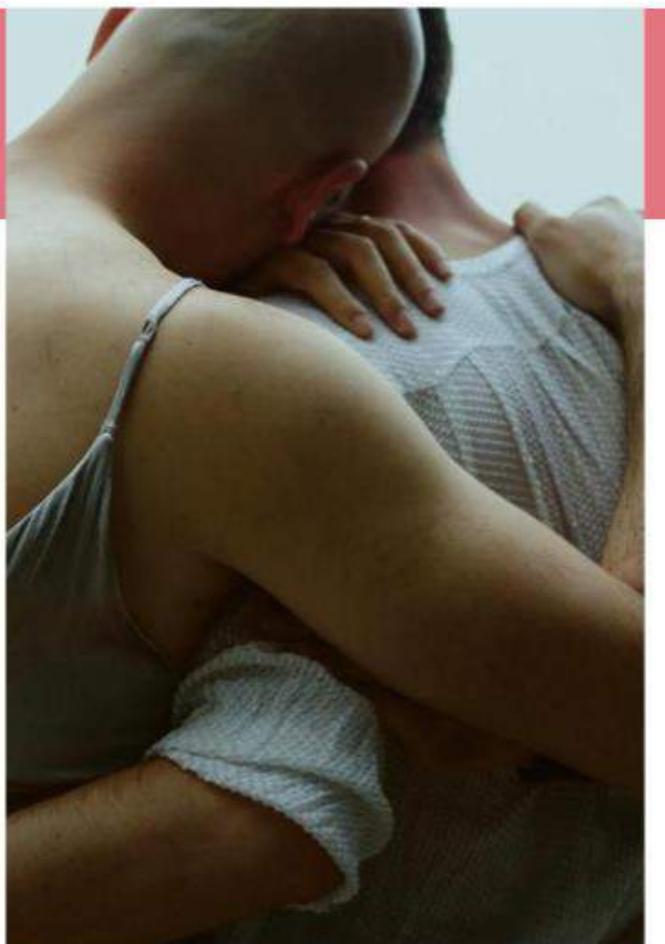
forme, ensauvagé par la bande, celui bien connu qui prend dans l'espace toute la place, qui s'assied les jambes trop écartées, qui parle trop fort et qui effraye les bonnes gens. Après avoir dans un très beau spectacle, *Désobéir*, donné voix à l'expérience des jeunes femmes, Julie Berès, accompagnée des dramaturges Kévin Keiss, Lisa Guez, et de l'écrivaine Alice Zeniter, poursuit son travail théâtral sur le genre.

Devant un amas minéral, mi-grotte mi-bunker, sept comé-

diens et une comédienne refondent en à peine deux heures la doxa progressiste d'une déconstruction masculine, évoquant dans l'ordre la figure problématique du père, la difficulté de la drague, le rapport au corps et au sexe, l'addiction au porno, la dure condition d'homosexuel, la tyrannie de la pénétration etc. Le spectacle se construit au gré linéaire de thématiques qui, trop vite, ressemblent aux entrées d'un manuel de pédagogie. Chaque personnage prend en charge un sujet, souvent face scène, sous forme de témoignage : le relais d'un questionnement intérieur, dont on imagine qu'il est le fruit de discussions préalables au plateau entre des hommes d'une vingtaine d'années, de physiques, sexualités, et origines variés, dans un souci de représentativité un peu voyant.

**Désirables.** Pour qui est déjà éveillé à ces questions, le propos est sans doute mince, et la forme péniblement montre ses arêtes. D'un sujet à l'autre les transitions paraissent mal négociées, et on attend le prochain fouet que ces hommes contrariés vont trouver pour se faire battre. Pour pleurnicher le masculin, on nous montre Natan (Bouzy), danseur de ballet, qui sur pointes raconte comment la pornographie l'empêche de jouir avec une partenaire ; puis Alexandre (Liberati) qui se demande après une session collective de giffes et d'automutilations comment sa voix, ses fringues, et jusqu'à son petit-suisse à la cantine ont pu être qualifiés de «pédés».

Il y a dans la langue et dans les raccourcis qu'elle opère toutes les images topiques de la masculinité puissante et fragile : le quartier, le vestiaire, le cinéma, sans que ne s'introduise vraiment, dans le texte, de véritable dynam-



La Tendresse, de Julie Berès. PHOTO AXELLE DE RUSSÉ

que de pensée. Il est probable que le scénario mette tout le monde dans ses petits souliers, et qu'il rassure vaguement les acquis à la cause et agace les autres, à l'instar de ces pseudo-études de genre qui fleurissent dans les librairies, et qui finissent parfois par ressembler à d'offensifs traités de développement personnel. Pourtant le spectacle interpelle, et - effet passionnant -, cela se joue dans le rapport entre les corps sur scène et les corps dans la salle. C'est que les huit acteurs-ices sont excellents, et même davantage : ils sont profondément désirables.

S'instaure sur scène une mécanique à rebours, selon laquelle la succession de leurs discours est bien moins efficace que leurs performances physiques, et le spectateur se laisse finalement aller à la contemplation de numéros. Le manuel bon genre devient revue aux numéros hyperengagés, quand ils jouent avec brio une parodie de multiples scènes de guerre, des clips de rap, des battles de hip-hop, des acrobaties dansées, et des défilés travestis. En bons mâles, ils essaient de nous impressionner, et c'est en bons mâles qu'ils y parviennent.

**Spectateur voyeur.** Dans le fond, le caractère extrêmement séduisant du spectacle se retourne contre son propos, et menace l'édifice ennuyeux du discours de déconstruction. Dans une salle régulièrement éclairée, le spectateur devient lui-même voyeur, et dans la forme de la représentation se tend quelque chose d'une excitation, d'une gêne, et d'une réflexion vraie parce qu'incar-

née, sur le genre. Alors que Tigran (Mekhitarian) avoue, assis sur son rocher et les yeux dans le vague, tout ce qu'il y a finalement de tendresse dans son cœur, c'est son torse nu et musclé qu'on regarde.

Et alors qu'un morceau de Booba diffusé à fond traite toutes les femmes de putes (à moins que ce ne soit l'inverse) c'est surtout le refrain qu'on entend : «*Pourvu qu'elles m'aiment.*» Que cette tension soit un effet ou un inconscient du spectacle, après tout peu importe. On en sort moins avec des outils de compréhension du masculin qu'avec la conviction d'une efficacité profonde et salutaire de la performance théâtrale dans la réflexion sur le genre.

**LUCILE COMMEAUX**

**LA TENDRESSE**, de JULIE BÈRÈS avec la collaboration de KEVIN KEISS, ALICE ZENITER, et LISA GUEZ. Au théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis jusqu'au 1<sup>er</sup> avril et en tournée.